

LA TRADITION DE *El Museo Erudito* DU CUZCO.

Après l'examen qui précède, la première chose que nous allons prouver, c'est que la tradition que nous publions dans la première partie de l'Appendice, manque le plus souvent du caractère de véracité historique que l'on sent, pour ainsi dire, vivre et palpiter dans notre drame. En effet, toutes les considérations historiques ne sont autres que des extraits de *Los Commentarios Reales* de Garcilaso, et quant au fond du récit, le seul point qui paraisse s'accorder avec l'histoire, ce sont les amours d'OLLANTAÏ avec la fille de PACHACOUTIC, la révolte qui en fut le résultat, et la fidélité d'ŒIL-DE-PIERRE; pour le surplus, tous les détails que relate l'auteur de cette Tradition sont en opposition avec la vraisemblance. En premier lieu, cet auteur suppose qu'OLLANTAÏ était un Cacique de haute noblesse, mais d'une noblesse différente de celle des Incas, lequel, avant même la fondation de l'empire par MANCO CAPAC, aurait été en possession du territoire occupé par les Antis. Cette supposition n'est guère admissible: car ce territoire étant le premier qu'aient possédé les Incas, il n'est pas croyable que dans le centre de leur empire il existât, surtout sous le règne d'un des derniers de ces souverains, un grand seigneur, rien de moins qu'un cacique de la province la plus importante, qui n'eût pas été de la descendance du Soleil. Il y aurait eu là une contradiction avec les maximes fondamentales du régime théocratique et absolu des Incas, contradiction que les historiens n'ont même pas soupçonnée. Rien ne paraît donc plus naturel que l'origine plébéienne ou obscure que le drame assigne à OLLANTAÏ. Son nom indique sa naissance, ainsi que nous l'avons déjà prouvé, et ses hautes capacités, ses talents supérieurs, sont attestés par le grand rôle qu'il a rempli.

En second lieu, l'auteur de la Tradition dont il s'agit ici ne peut se dégager entièrement de l'époque où il écrit; aussi suppose-t-il qu'OLLANTAÏ demande au roi la main de sa fille publiquement, c'est-à-dire à l'occasion d'une revue analogue, d'après la description qui en est faite, aux revues de nos armées. Dans le drame, au contraire, OLLANTAÏ demande une audience secrète, et, dans cet entretien, il met à profit les desseins que le roi a formés au sujet de la conquête de Chayanta,

exploitant le besoin que le monarque a de ses services et s'enhardissant ainsi jusqu'à faire appel à la bienveillance royale en faveur de son union avec STELLA, ce qui semble bien plus vraisemblable.

En troisième lieu, d'après la susdite Tradition, on voit qu'ŒIL-DE-PIERRE, afin de se rendre criminel et de s'attirer volontairement le châtement de sa faute, ce qui est nécessaire à la réalisation de ses desseins secrets, escalade le palais des Vierges du Soleil, et, de la sorte, devient coupable de sacrilège. Bien qu'il n'y ait en cela rien d'impossible, on dirait plutôt une circonstance créée *ad hoc* par l'auteur de la tradition, en vue d'expliquer d'une façon originale les incidents de la trahison d'ŒIL-DE-PIERRE. Si l'on s'en tient au drame, quoiqu'il ne contienne rien qui fasse connaître de quelle manière ce chef astucieux s'y prit pour se présenter le corps tout couvert de contusions devant Ollantaï, on trouve cependant un passage qui jette de la lumière sur cet incident, et qui rend plus conforme aux pratiques pénales des Incas le moyen employé dans le but indiqué. Au vers 1141, OLLANTAÏ, à la vue de l'état déplorable d'ŒIL-DE-PIERRE, s'écrie: «D'où est-ce que tu es tombé?» Je suis porté à croire que par cette question OLLANTAÏ fait allusion au terrible supplice qui, à l'époque de l'empire, consistait à précipiter les criminels du haut d'une montagne, et l'on comprend son étonnement, qu'ŒIL-DE-PIERRE ait pu s'en tirer la vie sauve. Quoiqu'il en soit de cette supposition, il n'y a rien qui autorise la conclusion que plusieurs commentateurs ont cru pouvoir tirer de certaines analogies entre les circonstances qui accompagnèrent la trahison ou ruse de Zopire lors du siège de Babylone par Darius, et les incidents du stratagème auquel ŒIL-DE-PIERRE a recours. Certes, les deux faits s'accordent sur un point, à savoir qu'un guerrier passe dans les rangs de l'ennemi en feignant, pour lui inspirer plus de sécurité, d'avoir été maltraité par son souverain. Mais cela n'autorise nullement à conclure de cette analogie que notre drame est moderne, parce qu'il renferme un épisode où l'on en aurait imité un autre, tiré d'une histoire étrangère aux Incas. Cette coïncidence ou ressemblance entre les événements de la vie de peuples complètement étrangers les uns aux autres et qui ont fleuri à des époques différentes, est si fréquente dans les fastes historiques, qu'elle ne vaut pas la peine que nous nous arrétions davantage sur ce point. Par les mêmes raisons, on pourrait tout aussi bien traiter de pure invention de l'auteur du drame l'existence de vierges consacrées au culte divin, la loi qui interdisait aux descendants du monarque les mariages avec des personnes de sang

différent et une foule d'autres choses encore que nous lisons dans *Ollantai* et qui se rapprochent beaucoup des institutions et coutumes d'autres nations anciennes et modernes. Ce qu'on ne peut excuser chez l'auteur de la Tradition dont nous donnons l'analyse, c'est que, d'après lui, la peine subie par ŒIL-DE-PIERRE pour préparer son stratagème aurait été celle de la flagellation, supposition inadmissible, attendu que ce châtiment avilissant, importé dans la discipline militaire de l'Amérique par les conquérants espagnols, était absolument inconnu aux Incas.

Enfin, toujours d'après cette Tradition, ŒIL-DE-PIERRE met à exécution ses projets en profitant de certaines fêtes qui auraient été données à l'occasion du mariage d'une infante. C'est encore là une supposition qui paraît introduite *ad hoc* dans l'écrit en question, car il est bien plus naturel que, comme on le voit dans le drame, l'astucieux chef ait profité, pour accomplir ses desseins, de la grande solennité qu'offrait la fête du Soleil universellement célébrée par toute la nation. Les observations précédentes et une foule d'autres auxquelles pourrait donner lieu un examen attentif de la Tradition de *El Museo Erudito*, montrent clairement que son auteur, né à une époque postérieure de beaucoup à celle où vécut l'auteur de notre drame, a commis des inexactitudes et des erreurs dans lesquelles le dramaturge quechua ne pouvait pas tomber, ayant vécu très-peu de temps après les événements qui forment le sujet de son œuvre, si même il n'en a pas été contemporain. Après ce que nous venons d'exposer, on ne saurait ajouter la moindre foi à l'affirmation que se permet l'auteur de la dite Tradition, en prétendant que le docteur Valdez a été l'auteur du drame d'*Ollantai*, d'autant plus qu'il n'allègue aucune raison à l'appui de cette assertion, et qu'il ne fait qu'effleurer très-légèrement ce sujet.

QUI POUVAIT ÊTRE *Ollantain* (Ollantay) ?

Déjà dans le chapitre I^{er} de cette *Étude*, nous avons démontré que presque tous les personnages de notre drame figurèrent réellement à l'époque des Incas, précisément au même rang que l'auteur quechua leur assigne. Parmi ces personnages historiques, il en est, comme l'Inca PACHACOUTIC, son fils TOUPAC-YOUPANQUI, les grands Seigneurs HANCO-

HUAILLO et le CHEF-MONTAGNARD, l'ASTROLOGUE (1) et la reine ANAHUARQUI, sur l'existence desquels l'ombre d'un doute n'est pas possible. Quant à OLLANTAÏ et à ŒIL-DE-PIERRE, il n'en est pas question chez les historiens, et leurs faits et gestes ne nous sont parvenus que grâce à la tradition qui, laissant dans l'oubli jusqu'aux personnages historiques déjà cités, ne nous a conservé que les noms des deux derniers, probablement parce que l'épisode qui valut à chacun d'eux une si grande renommée les avait rendus positivement célèbres du temps de PACHACOUTIC. C'était là notre pensée avant de nous rendre bien compte du nom d'OLLANTAÏ, et avant que nous eussions examiné le dénouement du drame dans ses rapports avec l'histoire. Une simple réflexion sur ce point nous conduit à une conjecture fondée touchant le véritable personnage que l'auteur de la pièce que nous analysons nous présente sous ce nom (*Ollantain*). Nous voyons, en effet, que, selon cet auteur, TOUPAC-YOUPANQUI est fils de PACHACOUTIC auquel il succède dès que ce dernier vient à mourir. Nous voyons encore que du moment où OLLANTAÏ a fait sa soumission et recouvré la faveur royale, il s'assied par intérim sur le trône de TOUPAC-YOUPANQUI qui se met en route pour la conquête des régions les plus méridionales de la province de *Colla-Suyo*. Comme le projet de cette entreprise avait été conçu par ce même PACHACOUTIC qui parle surtout de la conquête de Chayanta, région non-seulement située à l'écart, mais d'un accès difficile à raison des chemins qui y sont des plus scabreux, il est très-probable que plusieurs années s'écoulèrent avant la soumission de ce pays, et que durant ce laps de temps OLLANTAÏ dut se maintenir sur le trône. Venons à présent à nos historiens. Tous ne s'accordent pas à reconnaître que TOUPAC-YOUPANQUI fut fils de PACHACOUTIC; il en est même beaucoup parmi eux qui prétendent que le premier était petit-fils, et non pas fils du second, et que, entre le règne de ces deux souverains, il en faut compter un autre, celui d'INCA-YOUPANQUI, qui aurait été père de TOUPAC-YOUPANQUI et fils de PACHACOUTIC. L'existence d'INCA-YOUPANQUI paraît d'autant plus avérée, que Garcilaso, Sahuaraura, Mesa et autres érudits Cuzcains en soutiennent la réalité. Il existe donc entre l'auteur de notre drame et ces historiens un point où ils sont d'accord : c'est quand ils affirment qu'il y eut un souverain qui occupa le trône du Cuzco après PACHACOUTIC, et cela vers les premières années du règne de TOUPAC-YOUPANQUI;

(1) Voir la note au vers 787.

la seule divergence consiste en ce que ce monarque porte le nom d'OLLANTAÏ dans le drame, et celui d'INCA-YOUPANQUI dans l'histoire. Le point sur lequel Garcilaso et les autres historiens se trouvent positivement en désaccord avec l'auteur quechua, c'est que ce dernier nous présente TOUPAC-YOUPANQUI comme étant le fils de PACHACOUTIC, tandis que les premiers le regardent comme son petit-fils.

Avant de déduire les conséquences de ce qui précède et les conjectures que nous en tirons, écoutons l'historien Lorente, lequel, après avoir énuméré les monarques dans le même ordre et d'après la même nomenclature que Garcilaso et que les autres historiens en général, c'est-à-dire comme ci-après :

- | | |
|----------------------|--------------------------|
| I. MANCO-CAPAC. | VII. YAHUAR-HUACCAC. |
| II. SINCHI-ROCCA. | VIII. VIRACOCHA. |
| III. LLOQUE-YUPANQUI | IX. PACHACUTIC. |
| IV. MAYTA-CAPAC. | X. <i>Inca-Yupanqui.</i> |
| V. CAPAC-YUPANQUI. | XI. TUPAC-YUPANQUI. |
| VI. INCA-ROCCA. | XII. HUAINA-CAPAC. |

continue en ces termes :

« Quelques historiens ajoutent à ces noms celui de l'Inca URCO, fils aîné de VIRACOCHA qui, ou ne fut que régent de l'Empire pendant la vie de son père, ou ne régna que peu de jours, au bout desquels il fut déposé à cause de son imbécilité et de ses vices. »

Après ce que l'on voit dans le drame, il semble curieux qu'il y ait eu des historiens qui parlent d'un régent frère de PACHACOUTIC; mais cela ne présente pas autant d'intérêt que ce passage du chapitre suivant :

« Avec plus de raison on pourrait supprimer de la précédente liste le nom d'INCA-YUPANQUI, dont les actions glorieuses se confondent avec celles de TUPAC-INCA-YUPANQUI, et dont le nom est celui-là même sous lequel PACHACUTIC fut connu pendant longtemps. En vérité, ce n'est pas pour céder à ces raisons spécieuses, mais par des considérations d'un bien autre poids, que nous retrancherions du catalogue impérial le dixième Inca. Bien que beaucoup d'auteurs nous parlent de lui, presque tous s'appuient sur l'unique témoignage de Garcilaso, autorité d'un grand poids en cette matière, mais néanmoins inférieure

à celle d'historiens plus anciens et d'une critique plus sûre, lesquels avaient puisé leurs renseignements chez les *quipocamayos* plus instruits. Il est au surplus une autre considération pour ne point faire d'INCA-YUPANQUI un souverain distinct de PACHACUTIC et de TUPAC-INCA-YUPANQUI, c'est que, tandis que ceux-ci et les autres empereurs ont laissé une lignée qui se vantait de descendre d'eux, aucune famille ne faisait remonter son origine à ce douteux Inca » (1).

Après quelques réflexions au sujet des autres monarques, Lorente continue ainsi :

« INCA-YUPANQUI et TUPAC-INCA-YUPANQUI, qu'ils soient deux souverains distincts, ou un seul et même sous des noms différents, agrandirent l'Empire par leurs conquêtes au Chili et à Quito » (2).

Enfin venant à parler spécialement de ces deux derniers souverains, à la page 188 de son histoire, il débute de la manière suivante :

« Les nobles prouesses, et jusqu'à un certain point l'identité individuelle des monarques qui ont rempli l'intervalle entre le règne de PACHACUTIC et celui de HUAINA-CAPAC, se trouvant si profondément confondues, nous continuerons à suivre le progrès de l'Empire sans distinguer d'une façon arbitraire entre les hauts faits d'INCA-YUPANQUI et les exploits de TUPAC-YUPANQUI. »

D'après ces considérations judicieuses, nous pouvons conclure que l'historien qui s'y livre, s'il avait fait un examen approfondi de notre drame, se serait senti confirmé dans la croyance que TOUPAC-YOUPANQUI était le fils et non le petit-fils de PACHACOUTIC, et peut-être supposerait comme nous que le règne d'INCA-YOUPANQUI ne fut autre en réalité et n'eut d'autre origine historique que la Régence ou pouvoir provisoire d'OLLANTAÏ. A l'appui de cette conjecture, nous croyons devoir ajouter quelques considérations.

Du moment que nous avons démontré que le héros du drame ne se présente pas sous son vrai nom, mais simplement sous la dénomination qualificative de l'OLLANTAÏ, qui désigne le lieu de sa naissance, il devient probable que l'auteur quechua, soit par respect envers les Incas, soit par d'autres motifs, aura adopté ce qualificatif au lieu du nom d'INCA-YOUPANQUI qui, disons-le en passant, n'est pas davantage le nom propre du personnage en question. En effet, INCA n'indique pas autre chose que

(1) *Historia Antigua del Perú.* p. 116.

(2) *H. A. del Perú.* p. 121.

le titre des monarques, et YOUNQUI n'est qu'une appellation honorifique; toutefois ces épithètes pouvaient parfaitement s'appliquer à un roi intérimaire, dépourvu de tout nom qui fût de nature à mettre en relief la noblesse de sa race et les droits qu'il avait au trône, avantages qui manquaient effectivement à OLLANTAÏ.

Quant à l'autorité de Garcilaso, qui suppose INCA-YOUNQUI fils de PACHACOUTIC, on comprend sans peine que cet historien, qui donne à toutes les lois et coutumes des Incas un caractère de perfection et d'inaltérabilité fatales, voyant qu'il y eut un monarque qui monta sur le trône dans l'intervalle entre les règnes de PACHACOUTIC et de TOUPAC-YOUNQUI, en ait tout simplement conclu qu'il était le fils du premier et le père du second, sans même soupçonner qu'il en pût être autrement. A l'époque où Garcilaso écrivit, il n'était pas non plus facile que des circonstances de détail qui devaient être familières au poète quechua fussent arrivées jusqu'à lui. Comment admettre que l'auteur du drame, dont la profonde connaissance de la vie et des mœurs des Incas se révèle dans toutes les parties de son œuvre, eût eu la fantaisie de faire monter sur le trône OLLANTAÏ, si réellement cela n'avait pas été un fait positif, d'autant plus que cette circonstance n'était nullement nécessaire pour le dénouement?

De tout ce que venons d'exposer, il résulte que le monarque dont nous nous occupons ici, qu'on l'appelle OLLANTAÏ ou INCA YOUNQUI, ne nous est pas connu sous son véritable nom; et quant à la noble généalogie dont tous les Incas faisaient gloire, elle n'existe pas pour lui, ainsi que le montre l'histoire et que le confirme le drame. Son origine plébéienne semble donc indiscutable.

CHAPITRE TROISIÈME.

LITTÉRATURE CHEZ LES INCAS. — OPINIONS DE QUELQUES ÉCRIVAINS.

Aucun des historiens et des écrivains graves qui se sont occupés de la civilisation des Incas, n'a méconnu les progrès remarquables que ces peuples avaient accomplis en matière de littérature et encore moins le développement remarquable auquel était arrivé chez eux le drame, un des genres qu'ils cultivèrent le plus. Mais comme il se pourrait que quelques-uns de nos lecteurs fussent étrangers à ces études, et que chez d'autres existât l'idée préconçue que les anciens Péruviens étaient encore voisins de l'état sauvage, nous croyons convenable de donner ici une idée des belles-lettres antérieurement à la conquête.

Garcilaso ⁽¹⁾ venant à parler de la littérature des Incas, s'exprime en ces termes : « Les Amautas, qui étaient les philosophes, ne manquaient pas d'habileté dans la composition des comédies et des tragédies, que les jours de fête et de grandes solennités on représentait devant leurs Rois et les Seigneurs de la Cour. Les acteurs n'étaient pas de condition vile, mais bien des Incas, des nobles, des fils de Curacas, ou encore les Curacas eux-mêmes, et des capitaines, voire enfin des mestres de camp; c'est que le sujet des tragédies était représenté sans travestissement, et roulait toujours sur les hauts faits militaires, les triomphes et les victoires, les prouesses et les gloires des anciens souverains et autres nobles héros. Les comédies avaient trait à l'agriculture, aux travaux champêtres, aux choses du ménage, à la vie familiale. Les acteurs, dès que la comédie était finie, regagnaient leurs places où ils étaient assis suivant leur rang et leurs emplois. Pas de saynètes déshon-

(1) *Los Comentarios Reales*. 1^{re} Part. Lib. II. Cap. 27.